

# **À-TIRE-D'ELLES**

**Clément MINOSZE**

***À ma mère, l'origin-elle, éparpillée comme les pièces d'un puzzle en chacune d'elle(s), qui, terminé ou qu'à moitié, forme la figure maternelle que je cherche, malgré-moi, en chacune d'elle(s)...***

***afin de me trouver, sans cesse, moi, la figure d'un être morcelé. Comme tous.***

**ELLE**

***Au pays des aveugles, on se voit roi.***  
***Symptôme 1er***

C'était un après midi, un Lundi semblait-il. L'après midi d'un printemps naissant impétueusement; il soufflait une température en forme d'étuve. Elle n'est que le témoin le plus éloquent du décalage des saisons, que l'on affecte au réchauffement climatique. C'est ce qui se disait. Ce genre d'après midi avec une mer à l'envers. Mais ce n'était pas des gouttes d'eau légèrement salées et acides qui pleuvaient sur la population normande, encore moins des déferlantes vomissant l'écume. Plutôt des bains de soleil à nous bloquer le cou, l'air bête, les yeux au ciel. Ce genre d'après-midi traître, Judas, créateur d'ascenseur émotionnel... Le calme avant la tempête en quelque sorte.

Bref, il faisait chaud. Même si cela arrivait de plus en plus fréquemment, on se noyait dans nos propres idées reçues dès que le mauvais temps terrassait le bon, des défauts de perception qu'il nous plaisait de communiquer avec le ton de cette belle langue vernaculaire au registre familier : *"Qu'est ce que c'est que ce temps de merde ?!", "C'est pas vrai ! Toujours*

*ce temps pourri*". Comme demander de manière autoritaire à l'homme d'être, jusqu'à sa mort, sincèrement heureux et que ça se voit sur son visage. Une folie.

Un genre d'après-midi qui nous permettait d'assister à un spectacle accidentellement comique, du moins par ici. Comique et d'inspiration pourtant divine. Ce jour à la chaleur d'une mère-poule accouchait d'une renaissance, d'une sortie de coma. La fougue et la beauté, en témoins sacrés, baptisèrent ce (re)nouveau-né Liesse. Toute une population se montrait ivre.

Jusqu'alors, tout le monde se regardait, enfin s'entrapercevait, emmitouflé sous des couches et des couches de tissus servant à braver le froid nordique. Il a suffi d'un jour, d'un après-midi, d'un lundi printanier couleur estivale, pour que ce même tout le monde s'autorise tous les excès dans une euphorie à la fois intime et partagée. Des excès qui, par leur caractère remarquablement exceptionnel, s'avéraient burlesques.

En cet instant, il ne suffisait plus d'observer attentivement, non, un simple coup d'œil et l'on pouvait voir des mini-jupes, des tongs, des polos

déboutonnés laissant entrevoir le peu de poils qui survivaient sur les torses, des cous et des décolletés plongeants. Même, oui même tenez-vous, des maillots de bain, depuis rendus *fashion* pour ne pas heurter la décence citadine.

Ces phénomènes surprenants attisent quelques souvenirs... Ce fut lors d'un modeste séjour à Brighton où avec quelques amis, par la force des choses, nous avons fait tomber une majorité de stéréotypes de nos chers amis monarchistes.

Nous étions, là, avec dans nos valises, un parapluie par personne, des vêtements hors-saison (c'était l'été) et du change qui aurait plu à un sans-abris qui n'avait d'autre but que de survivre à la nuit. Bref, la panoplie quotidienne du britannique pensions-nous.

Nous avons, par sécurité, pris un balai (mais démontable le balai pour qu'il puisse se fourrer dans nos sacs de voyage) pour se le mettre dans le cul. Pour quoi faire me demanderez-vous, interloqués ? Et bien, au cas où avoir cet air trop distingué donc maniéré, trop articulé donc crispé, serait salutaire.

À notre arrivée, forcés de constater que nous étions totalement à côté de la plaque. À côté de la plaque où

il y avait évidemment la clim', ou ne serait-ce qu'une brise fraîche, car nous dégoulinions de sueur et de stupeur.

À l'horizon, un bord de mer tapissé d'anglais tous aussi décontractés et dénudés les uns que les autres, aussi bien les jeunes que les vieux, bien plus dévergondés que la simple caricature d'un british de Buckingham Palace... Il était tout de même sympa ce séjour... même plus que cela, chaque voyage est un calice rempli d'essences odorantes, colorées et aux effets psychotropes, renversé sur le haut du crâne d'un être affable. Avait déferlé sur nous comme une vague de liberté à l'écume chaotique et à l'amertume de la simplicité qui manquait cruellement à notre jeunesse contemporaine.

Revenons à notre histoire, ça valait le coup d'œil de voir cette sorte de cirque avec ces artistes en costumes rigolos.

Pour le besoin du dénouement, il fallait s'enfermer dans un bâtiment à but lucratif, anciennement appelé : Fédération Nationale d'Achat des Cadres.

Avec le temps, on a préféré entuber le grand public alors on a ôté "des cadres" dans les multiples offres

proposées aux chalands ; publicitairement parlant ça ciblait trop, ça faisait moins comment dire...grand public.

On allait se mettre à l'ombre, à l'intérieur de ce magasin au logotype orange et blanc. Se mettre à l'ombre sous entend généralement, à l'abri de la lumière du jour où la température y est plus fraîche. Pourtant plus on descendait ces escaliers automatiques, plus elles nous assommaient, ces retombées d'une fournaise qui nous rendent lourds, pâteux et nous jettent à la face, sans prévenir, ce sentiment huileux d'être dégueulasses.

Bref il faisait encore plus chaud ; c'était insoutenable. Excepté qu'ici c'était toute l'année !

Alors, qu'on se le dise : soit on avait mis un voire deux idiots à la direction qui, ôtés de toute considération humaine, n'avaient jamais mis les pieds dans leur boutique populaire ;

Soit la clim' s'était pétée une première fois et on avait chargé un voire deux autres gus de réparer ça, moyennant bonne compensation financière et que le travail avait été vite fait mal fait.

Qu'on soit riche ou pauvre, salariés, patrons ou ouvriers l'entubage n'a pas de prix, n'a ni visage, ni



PCS, ni humanité. Nous lui avons agrafé l'étiquette d'un prix d'universel. À l'heure d'aujourd'hui, c'était bien la seule égalité dont chacun pouvait jouir. Question d'époque.

En ces circonstances, la température excessive de ce lieu de consommation culturelle, qui s'abattait sur le lambda toute l'année, devint excessivement absurde par ce temps estival précoce.

On serpentait, à présent, entre les rayons. On revenait ensuite dans l'allée centrale en affichant une normale et moderne démarche, propre à chaque communauté à laquelle chacun appartenait. Il suffisait d'arpenter quelques uns de ces bacs de PVC et de métal, dans lesquels gisaient les objets commercialisés en libre-service, rangés, eux, originellement à l'effigie des bacs susmentionnés et par ordre alphabétique, pour se dire « *merde ! ils foutent quoi les employés ?! on en voit partout alors que dans le rayon CD, Queen se trouve rangé avant Bob Dylan !* ». La manière dont était rangé chacun des bacs témoignait, et ce n'est qu'une hypothèse, de l'intérêt qu'on lui portait. Prenons le coin « Hip-hop/rap », par exemple : il était non seulement

déconsidéré, comme à l'abandon ; d'années en années, sa taille rétrécissait à vue d'œil, mais en plus, il laissait voir un désordre innommable et révoltant. Au fond, qu'est-ce que ça pouvait faire ? cette singularité anarchique correspondait plutôt bien à ce mouvement artistique. Les différents CD's se chevauchaient les uns sur les autres, tantôt de travers, tantôt avec un minimum de symétrie. Parfois des articles jonchaient le sol. Et, depuis le tsunami permanent des soldes et autres actions économiquement alléchantes pour tous, le foutoir s'étendait à l'ensemble des rayons. Ce lieu à la politique pourtant sérieuse, revêtait dorénavant les allures d'une brocante, pour gens aisés, d'un marché aux puces enveloppées d'or.

En bref, c'était un bordel toute l'année, mais tout le monde y trouvait pourtant son compte. Ça nous rôdait dans la recherche et nous faisait gagner en autonomie. Conclurait l'optimiste !

Puis au final, tant qu'on pouvait trouver du Verlaine ou un Bukowski, on allait pas leur demander la lune. Surtout qu'il fallait déjà voir comment ils réparaient la clim', je n'aurais pas voulu voir la gueule de leur lune. Toute cette mascarade sous les tropiques pour suivre

(de façon omnisciente et omniprésente) cette fille : 26 ans, l'allure jeune et plutôt jolie mais loin d'être quelconque.

Elle avait du style, était habillée d'un charisme, et maquillée d'une beauté entretenue mais pas superficielle, disons naturelle, une beauté véritable de celle qui attise la jalousie. Prise dans son entièreté, elle était resplendissante, et possédait cette aura presque effrayante des grands de ce monde. Mais évidemment, si l'on creusait, et elle en avait parfaitement conscience, elle n'était pas dénuée de défauts et de ces petites manies de celui ou celle qui se regarde avec les yeux de celui ou celle qui se connaît tellement par cœur que le moindre trait, le détail le plus infime de notre être, qui ne nous réjouit pas plus que ça, prend une ampleur telle, qu'il devient une immondice, qui, dans les moments de grandes solitudes, de spleen et de doutes, en vient à nous faire détester l'ensemble de notre être. Une Aphrodite contemporaine qui n'était pas pour autant ôlée de défauts, donc, comme celui de camoufler sa timidité et autres complexes d'indécision par une sorte de nonchalance qu'on jugeait hâtivement comme du mépris. Du mépris, il y en avait, quelque

fois, souvent...

La jeune femme était pointée là, au rayon livres pour enfants en bas âges. cela casse tout, n'est-ce pas ? Déficience mentale ? Perverse ? - Quelles furent vos premières pensées et arrière-pensées ?- Toujours broyer du noir, voir le verre brisé plus qu'à moitié-plein ou à moitié-vide, avec ce sourire mesquin pour satisfaire notre propre perversité malsaine. Ce n'était rien de tout ça, elle cherchait un cadeau à offrir, pour l'anniversaire d'une jeune recrue de la famille.

Un regard neuf, une descendance qui faisait du bien. Un bol d'air frais après la descente aux enfers encore brûlante qu'elle venait de traverser, elle et son frère, ainsi que sa famille proche.

Cela faisait bien quelques minutes qu'elle se tenait, là, debout et pensive au milieu de cet étalage à scruter chaque produit afin d'atteindre ce tilt qui ferait un 7 sur l'échelle de Richter du plaisir, de faire plaisir.

Bras nus, cheveux soigneusement attachés, cette attention lui donnait l'air détaché, serein. N'importe qui, même un aveugle, aurait remarqué ses écouteurs et son air lunaire. Dans son cocon sécurisant, seule, elle pouvait avoir des gestes fébriles parfois

maladroits. Elle levait sa main gauche de manière hésitante puis après avoir effleuré un livre, son bras tombait en chute libre presque peureux, presque nerveux. Cela traduisait ses hésitations. Celle qui, d'abord, résultait du cadeau qu'elle devait offrir et celles face à la vie du quotidien. Dans un monde comme le nôtre comment ne pouvait-on pas hésiter, pensait-elle ? Alors que chacune de nos actions aussi banale soit elle, comme le simple fait d'acheter une paire de chaussures en cuir, avait des conséquences dont on se doutait mais qu'on n'osait imaginer. On vivait constamment dans un raisonnement contradictoire et dans le doute, dans l'angoisse, on préférait faire que de ne rien faire. Tout ça, ça l'angoissait, c'était terrible. Dans notre société au sein de laquelle nous avons érigé le libre-arbitre comme le principe immuable et inhérent à cette réussite occidentale, celle du self-made man, c'était plutôt l'aplomb de cette civilisation qui décidait pour nous pensait-elle. Dans un élan de réflexion, elle ajoutait que les mieux lotis mettaient leur moral de côté pour gravir l'échelle sociale. Quant aux laissés-pour-compte, tout aussi immoraux, ils avaient en plus le moral flingué à force de flotter inutilement sur la

vague de l'indécision. Le libre-arbitre c'était surfait, c'était pour les privilégiés ou les sur-humains.

Des minutes s'écoulaient, il lui arrivait de se statufier pendant plusieurs secondes. Un article à la main, elle faisait mine de le feuilleter juste pour ne pas paraître idiote à ne rien faire. Il suffisait de s'approcher un minimum pour comprendre qu'elle était dans son monde. On pouvait la voir tapoter sur son baladeur MP3 afin de changer de piste et de se remettre à vivre.

On pourrait penser que sa conduite relevait de l'égoïsme. Surtout dans un monde où tout filait à 1000km/h et dans lequel les gens commençaient à prendre conscience de la société asociale et misanthropique que nous avons bâtie. Son attitude pouvait être vécue comme un affront. Encore une femme issue de cette génération qui se développe pouces sur l'écran et les sens en berne et obstrués, occupés par les artifices. Un pied de nez envers la société. Mais personne n'allait aussi loin dans ce genre de réflexion. Chacun vivotait à travers les rayons de l'existence.

Elle ne regardait personne, se plaçait inconsciemment à l'écart des autres clients et vendeurs. Elle ne vivait

que pour elle.

Était-ce si grave lorsqu'on a passé sa vie, jusqu'à présent, à vivre pour les autres, au service des autres ? Non par choix encore moins par obligation, ne pas se méprendre, mais bien par vocation, qui pourrait se définir comme une volonté qui nous dépasse, une volonté qui nous domine. Une aptitude à aider son prochain. Puis ce n'était pas comme si cette jeune femme rêveuse était insignifiante en tout point.

Elle passa ses années universitaires à étudier les gens et leur méandres intérieurs à travers un cursus de psychologie. Elle cultivait également son jardin intellectuel et social en menant diverses activités qui attisaient sa curiosité et qui aiguisaient sa perception du monde. De temps en temps, sans réelle ambition ni vison pécuniaire, elle créait. Créer quoi ? Aucune importance, l'essentiel c'est de créer quelque chose. C'était une femme lucide. Elle avait conscience d'un grand nombre de choses, du poids du monde, de la société qui pouvait peser sur elle et ses semblables. Chaque matin elle se réveillait avec ce boom au cœur, doublé de cette chaleur désagréable dans le bas du ventre. Les matins sont douloureux.

En conclusion, cette fille possédait des qualités d'or mais des faiblesses palpables. Ne pouvait-elle pas souffler un peu ? enfin, en se mettant à l'écart du monde, celui du contacts obliges et constants, celui qui favorise le déni : le vide nous ronge, la solitude nous tue ?

Elle possédait cette faculté étrange qui la mettait d'office dans la case « cinglée », une sorte de sixième sens qui avait ses bons et ses mauvais côtés. Un sens de l'observation inné, qui lui permettait de cerner très bien les gens, et ça dès la première rencontre. Une intuition nourrie par ses études et ses expériences de vie, bien évidemment, qui lui octroyait des atouts non-négligeables en tant que vendeuse. Oui, vendeuse. Quelle réussite !

Ce fut, certainement, par doutes et angoisses existentielles, entrelacés à une légère mollesse d'activité et d'esprit, qu'elle décida de se laisser porter par la vie. La condition estudiantine n'est certes pas à plaindre, mais passé quelques années à faire faire une gymnastique intensive à nos connexions synaptiques, l'esprit s'essouffle au point de se vider, et avec lui s'évapore l'enthousiasme du corps. Comment enchaîner avec sérénité et